

sud-est  
jour ascendant  
printemps  
chaud-humide  
air  
aero

substance gazeuse :

- transparente (propage la lumière)
- légère (élève)
- expansible (dilata et diffuse)

lieu : domaine de l'air : ciel, aventures aériennes, envol

thème : ternaire de l'air : vapeur-air-souffle

sens : odorat, ouïe

tempérament : sanguin

mythologie : Ouranos, Hermès-Mercure, Icare, les vents (Borée, Eurus, Auster, Zéphyr),

bible : archanges Michel, Gabriel, Raphaël

### **Actes des apôtres. I.**

6. lors ceux qui se trouvèrent présents lui demandèrent : « Seigneur sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël? »

7. Et il leur répondit : « Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les moments que le Père a réservés à son souverain pouvoir.

8. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

9. Après qu'il leur eût dit ces paroles, ils le virent s'élever en haut, et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux.

10. Et, comme ils étaient attentifs à le regarder monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain à eux.

11. qui leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.

### **DU BELLAY : L'Olive. CXIII.**

Si notre vie est moins qu'une journée  
En l'éternel, si l'an qui fait le tour  
Chasse nos jours sans espoir de retour,  
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?  
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,  
Si pour voler en un plus clair séjour,  
Tu as au dos l'aile bien empennée ?

Là, est le bien que tout esprit désire,  
Là, le repos où tout le monde aspire,  
Là, est l'amour, là, le plaisir encore.

Là, ô mon âme au plus haut ciel guidée!  
Tu y pourras reconnaître l'Idée  
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

**RONSARD : Amours de Cassandre. LXVI.**

Ciel, air et vents, plains et monts découverts,  
Tertres vineux et forêts verdoyantes,  
Rivages torts et sources ondoyantes,  
Taillis rasés et vous, bocages verts,

Antres moussus à demi-front ouverts,  
Prés, boutons, fleurs et herbes roussoyantes,  
Vallons bossus et plages blondoyantes,  
Et vous, rochers, les hôtes de mes vers,

Puis qu'au partir, rongé de soin et d'ire,  
A ce bel oeil Adieu je n'ai su dire,  
Qui près et loin me détient en émoi,

Je vous supplie, Ciel, air, vents, monts et plaines,  
Taillis, forêts, rivages et fontaines,  
Antres, prés, fleurs, dites-le-lui pour moi.

**RONSARD : Amours de Marie. IV.**

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose,  
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,  
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose;

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,  
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;  
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,  
Languissante, elle meurt, feuille à feuille décroît.

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,  
Quand la Terre et le Ciel honoraient ta beauté,  
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,  
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,  
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

**RONSARD : Sonnet pour Hélène. XLIV.**

Genièvre hérissé, et vous, houx épineux,  
L'un hôte des déserts et l'autre d'un bocage,  
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,  
Sources qui bouillonnez d'un surgeon sablonneux ;

Pigeons qui vous baisiez d'un baiser savoureux,  
Tourterelles qui lamentez d'un éternel veuvage,  
Rossignols ramagers qui d'un plaisant langage  
Nuit et jour rechantez vos versets amoureux.

Vous à la gorge rouge, étrangère hirondelle,  
Si vous voyez aller ma nymphe en ce printemps  
Pour cueillir des bouquets par cette herbe nouvelle,

Dites-lui pour néant que sa grâce j'attends  
Et que pour ne souffrir le mal que j'ai pour elle,  
J'ai mieux aimé mourir que languir si longtemps.

**RONSARD : Ode XXII.**

Bel aubépin verdissant,  
Fleurissant  
Le long de ce beau rivage,  
Tu es vêtu jusqu'au bas  
Des longs bras  
D'une lambruche sauvage.

Deux camps drillants de fourmis  
Se sont mis  
En garnison sous ta souche:  
Et dans ton tronc mi-mangé  
Arrangé  
Les avettes ont leur couche.

Le gentil rossignolet  
Nouvelet,  
Avecque sa bien aimée,  
Pour ses amours alléger  
Vient loger  
Tous les ans en ta ramée :

Dans laquelle il fait son nid  
Bien garni  
De laine et de fine soie,  
Où ses petits s'eclorront,  
Qui seront  
De mes mains la douce proie.

Or, vis gentil aubépin,  
Vis sans fin,  
Vis sans que jamais tonnerre,  
Ou la cognée, ou les vents,  
Ou les temps  
Te puissent ruer par terre.

**BELLEAU : Avril.**

Avril, l'honneur et des bois  
Et des mois:  
Avril, la douce espérance  
Des fruits qui sous le coton  
Du bouton  
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, l'honneur des prés verts,  
Jaunes, pers,  
Qui d'une humeur bigarrée  
Émaillent de mille fleurs  
De couleurs,  
Leur parure diaprée.

Avril, l'honneur des soupirs  
Des Zéphyr,  
Qui sous le vent de leur aile  
Dressent encor és forêts  
Des doux rets,  
Pour ravir Flore la belle.

Avril, c'est ta douce main  
Qui du sein  
De la nature desserre  
Une moisson de senteurs,  
Et de fleurs,  
Embaumant l'Air et la Terre.

Avril, l'honneur verdissant,  
Fleurissant  
Sur les tresses blondelettes  
De ma Dame et de son sein,  
Toujours plein  
De mille et mille fleurettes.

Avril, la grâce, et le ris  
De Cypris,  
Le flair et la douce haleine :  
Avril, le parfum des Dieux,  
Qui des cieux  
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toi courtois et gentil,  
Qui d'exil  
Retires ces passagères,  
Ces hirondelles qui vont,  
Et qui sont  
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'aiglantin,  
Et le thym,  
L'oeillet, le lis et les roses  
En cette belle saison,  
À foison,  
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,  
Doucelet,  
Découpe dessous l'ombrage  
Mille fredons babillards,  
Frétilleurs,  
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour  
Que l'amour  
Souffle à doucettes haleines,  
Un feu croupi et couvert,  
Que l'hiver  
Recelait dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouveau  
L'essaim beau  
De ces pillardes avettes  
Voleter de fleur en fleur,  
Pour l'odeur  
Qu'ils müssent en leurs cuissettes.

Mai vantera ses fraîcheurs,  
Ses fruits mûrs,  
Et sa féconde rosée,  
La manne et le sucre doux,  
Le miel roux,  
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moi je donne ma voix  
À ce mois,  
Qui prend le surnom de celle  
Qui de l'écumeuse mer  
Vit germer  
Sa naissance maternelle.

### **CYRANO DE BERGERAC : Pour le printemps.**

Monsieur,

Ne pleurez plus, le beau temps est revenu, le soleil s'est réconcilié avec les hommes, et sa chaleur a fait trouver des jambes à l'hiver, tout engourdi qu'il fût; il ne lui a prêté de mouvement que ce qu'il en fallait pour fuir, et cependant ces longues nuits qui semblaient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que, pour être dans l'obscurité, elles n'osaient courir à tâtons), sont aussi loin de nous que la première qui fit mourir Adam; l'air, naguère si condensé par la gelée que les oiseaux n'y trouvaient point de place, semble n'être aujourd'hui qu'un grand espace imaginaire, où des musiciens, à peine soutenus de notre pensée, paraissent au ciel de petits monde balancés par leur propre centre : le serein n'enrhumait pas au pays d'où ils viennent, car il font ici beau bruit. O dieux, quel tintamarre! Sans doute ils sont en procès pour le partage des terres dont l'hiver par sa mort les a faits héritiers. Ce vieux jaloux, non content d'avoir bouclé presque tous les animaux, avait gelé jusques aux rivières, afin qu'elles ne produisissent pas mêmes des images. Il avait malicieusement tourné la glace de ces miroirs qui coulent, du côté du vif-argent, et ils y seraient encore si le printemps à son retour ne les eût renversés. Aujourd'hui le bétail s'y regarde nager en courant; la linotte et le pinson s'y reproduisent sans perdre leur unité; s'y ressuscitent sans mourir, et s'étonnent qu'un lit si froid leur fasse éclore en un moment des petits aussi grands qu'eux-mêmes. Enfin nous tenons la terre en bonne humeur, nous n'avons dorénavant qu'à bien ménager ses bonnes grâces. A la vérité, dépitée de s'être vue au pillage de l'automne, elle s'était tellement endurcie contre nous avec les forces que lui prêta l'hiver, que si le ciel n'eût pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fût jamais attendrie; mais, Dieu merci, elle ne se souvient plus de nos larcins; toute son attention n'est aujourd'hui qu'à méditer quelque fruit nouveau; elle se couvre d'herbe molle, afin d'être plus douce à nos pieds; elle n'envoie rien sur nos tables qui ne regorge de son lait; si elle nous offre des chenilles, c'est en guise de vers à soie sauvages, et les hannetons sont de petits oiseaux qui montrent qu'elle a eu soin d'inventer jusqu'à des jouets à nos enfants : elle s'étonne elle-même de sa richesse, elle s'imagine à peine être la mère de tout ce qu'elle produit; et, grosse de quinze jours, elle avorte de mille sortes d'insectes, parce que, ne pouvant toute seule goûter tant de plaisirs, elle ébauche des enfants à la hâte pour avoir à qui faire du bien. Ne semble-t-il pas, en attachant aux branches de nos forêts des feuilles si touffues, que, pour nous faire rire, elle se soit engagée à porter un pré sur un arbre? Mais parce qu'elle sait que les contentements excessifs sont préjudiciables, elle force en cette saison les fèves de fleurir pour modérer notre joie par la crainte de devenir fous;

c'est le seul mauvais présage qu'elle n'ait point chassé de dessus l'hémisphère. Partout on voit la nature accoucher, et ses enfants, à mesure qu'ils naissent, jouer dans leur berceau. Considérez le zéphyr qui n'ose quasi respirer qu'en tremblant : comme il agite les blés, et les caresse! Ne diriez-vous pas que l'herbe est le poil de la terre, et que ce vent est le peigne qui a soin de le démêler? Je pense même que le soleil fait l'amour à cette saison, car j'ai remarqué qu'en quelque lieu qu'elle se retire, il s'en approche toujours. Ces insolents aquilons qui nous bravaient en l'absence de ce dieu de tranquillité, surpris de sa venue, s'unissent à ses rayons pour obtenir la paix par leurs caresses; et les plus coupables se cachent dans les atomes et se tiennent cois sans bouger, de peur d'en être reconnus : tout ce qui ne peut nuire par sa vie est en pleine liberté. Il n'est pas jusqu'à notre âme qui ne se répande plus loin que sa prison, afin de montrer qu'elle n'en est pas contenue. Je pense que la nature est aux noces : on ne voit que danses, que concerts, que festins, et qui voudrait chercher dispute, n'aurait pas le consentement d'en trouver, sinon de celles qui pour la beauté surviennent entre les fleurs. Là, possible, au sortir du combat, un oeillet tout sanglant tombe de lassitude : là, un bouton de rose, enflé du mauvais succès de son antagoniste, s'épanouit de joie : là, le lis, ce colosse entre les fleurs, ce géant de lait caillé, glorieux de voir ses images triompher au Louvre, s'élève sur ses compagnes, les regarde du haut en bas, et fait devant soi prosterner la violette, qui, jalouse et fâchée de ne pas monter aussi haut, redouble ses odeurs afin d'obtenir de notre nez la préférence que nos yeux lui refusent : là, le gazon de thym s'agenouille humblement devant la tulipe, à cause qu'elle porte un calice : là, d'un autre côté, la terre, dépitée que les arbres portent si haut et si loin d'elle les bouquets dont elle les a couronnés, refuse de leur envoyer des fruits, qu'ils ne lui aient redonné ses fleurs. Cependant je ne trouve pas, pour ces disputes, que le printemps en soit moins agréable; Mathieu Gareau saute de tout son coeur au brouet de sa tante; le plus mauvais garçon du village jure, par sa foi, qu'il fera cette année grand'peur au papagai; le vigneron, appuyé sur son échalas, rit dans sa barbe à mesure qu'il vit pleurer sa vigne. Enfin, l'exemple de la nature me persuade si bien le plaisir, que, toute sujétion étant douloureuse, je suis presque à regret, Monsieur, votre serviteur.

**DRELINCOURT : Sonnets chrétiens. XXXIII.**

Jeune et cher favori de la sage nature,  
Qui de l'âpre saison viens finir les rigueur,  
Qui parfume notre air de tes douces odeurs,  
Et qui rends à nos bois leur belle chevelure,

Grands et riche tapis de riante verdure :  
Roses, jasmins, oeillets, pompeux amas de fleurs,  
Incomparable émail des plus vives couleurs,  
Qui, sans art, surpassez les traits de la peinture,

Petits hôtes de l'air, qui, poussant vers les cieux,  
D'un concert naturel, les sons mélodieux,  
Charmez si doucement les âmes par l'oreille,

Beau printemps, dont l'aspect fait un monde nouveau,  
Si du haut Paradis je conçois la merveille,  
Ta face est sans attrait, et tu n'as rien de beau.

**CHATEAUBRIAND : René.**

Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie: une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher du hameau, s'élevant au loin dans la vallée, a

souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton coeur demande. » Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon coeur.

**SHELLEY : Á une alouette.**  
**v.f. Jean-Luc Wronski**

Salut à toi, Esprit joyeux!  
Car oiseau jamais tu ne fus  
Qui dans le ciel, et presque aux Cieux  
Epanche en longs accents profus  
Un coeur rempli de sons qu'aucun art n'a conçus.

De la terre où tu prends essor,  
Nuage de feu jaillissant,  
Tu t'élèves plus haut encore  
Loin au-dessus de l'océan  
Ne cessant l'ascension, ta chanson ne cessant.

Dans le soleil crépusculaire  
Et l'or de son évanescence  
Où les nuées se font plus claires  
Tu sembles flotter, puis t'élançes  
Comme une joie sans corps dont la course commence.

Même pâleur et cramoisi  
S'effacent quand tu les pourfends;  
Comme une étoile en plein midi,  
Nul ne te voit au firmament,  
Pourtant j'entends le cri de ton enchantement;

Ardent comme là-haut la sphère  
Aux si vives flèches d'argent,  
Mais dont s'estompe la lumière  
Dans la clarté du matin blanc  
Jusqu'à n'être vue guère, que l'on sent là pourtant.

Partout sur terre et dans les airs  
Ta puissante voix retentit  
Comme quand la lune à travers  
Le seul nuage de la nuit  
Inonde tout le ciel de lumineuse pluie.

Ce que tu es nous ignorons;  
Qu'est-ce qui le mieux te décrit?  
Car les gouttes d'arc-en-ciel n'ont  
Des nues jamais resplendi  
Comme tombe l'averse de ta mélodie.

Ainsi le poète oublié  
Dans sa lumière intérieure,  
Chantant, sans en être prié,  
L'hymne à ses espoirs et ses peurs  
Aux hommes ébahis d'y découvrir les leurs;

Ainsi la noble damoiselle  
Au palais, dans sa haute tour,  
Qui des musiques les plus belles  
Berce son coeur épris d'amour  
Sans savoir qu'elle charme aussi toute la cour;

Ainsi le ver luisant doré  
Dont la couleur seule est perçue  
Au fond d'un vallon de rosée,  
Parsemant ce halo diffus  
Parmi l'herbe et les fleurs où lui est hors de vue;

Ainsi le rosier habillé  
Du feuillage vert de ses fleurs  
Que le vent brûlant vient piller  
Mais dont l'odorante douceur  
Fera s'évanouir l'aérien détrousseur.

L'averse vernale et son bruit  
Sur les herbes qui étincellent,  
Les fleurs éveillées par la pluie,  
Joies pures et vives, certes, mais elles  
Ne surpassent jamais ta musique éternelle.

Apprends-nous donc, sylphe ou oiseau,  
Les doux pensers qui sont les tiens;  
Je n'ai jamais entendu mots  
D'éloge à l'amour ou au vin  
Déclamés en un flot de bonheur si divin.

Chants de triomphe et chœurs nuptiaux,  
Si à ta voix on les compare,  
Nous paraissent creux, sonnent faux  
Et ne sont que vaines fanfares  
Auxquelles font défaut les choses les plus rares.

Quelle est la source, quel est l'objet  
De cette chantante fontaine?  
Des bois? Des vagues? De hauts sommets?  
Des formes de ciel ou de plaine?  
L'amour de ton espèce? Le mépris de la peine?

Car dans ton pur ravissement  
La langueur ne trouve point place;  
Et l'ombre du désagrément  
Jamais même ne te menace;  
Tu aimes, mais de l'amour ignores ce qui lasse.

En éveil, ou lorsque tu dors,  
N'est-ce pas qu'en toi s'illumine  
Plus de vérité sur la mort

Que les mortels n'en imaginent,  
Pour que coulent de toi notes si cristallines?

Nous voulons demain et hier,  
Après eux soupçons sans cesse;  
Dans nos rires les plus sincères,  
Il est toujours quelque détresse;  
Et nos chants sont plus beaux qui parlent de tristesse.

Pourtant si nous avons pouvoir  
D'oublier peur, orgueil et haine,  
Si nous étions nés pour avoir  
De la vie ni larmes ni peine,  
Comme ta joie dès lors nous paraîtrait lointaine.

Ton art, mieux que tous les ténors  
Qui touchent l'âme profonde,  
Ton art, mieux que tous les trésors  
Dont tant de grands livres abondent,  
Servirait le poète, ô oublieux du monde!

Apprends-moi un peu du plaisir  
Connu d'un cœur toujours content,  
Pareil harmonieux délire  
Coulerait alors dans mon chant;  
Le monde m'entendrait, comme moi je t'entends!

### **BALZAC : Séraphita, 3.**

Les Anges sont toujours dans le point le plus parfait de la beauté. Leurs mariages sont célébrés par des cérémonies merveilleuses. Dans cette union, qui ne produit point d'enfants, l'homme a donné L'ENTENDEMENT, la femme a donné la VOLONTÉ : ils deviennent un seul être, UNE SEULE chair ici-bas; puis ils vont aux cieux après avoir revêtu la forme céleste. Ici-bas, dans l'état naturel, le penchant mutuel des deux sexes vers les voluptés est un EFFET qui entraîne, et fatigue, et dégoût; mais, sous sa forme céleste, le couple devenu le même Esprit trouve en lui-même une cause incessante de voluptés. Swedenborg a vu ce mariage des Esprits, qui, selon saint Luc, n'a point de noces (20, 35), et qui n'inspire que des plaisirs spirituels. Un Ange s'offrit à le rendre témoin d'un mariage, et l'entraîna sur ses ailes (les ailes sont un symbole et non une réalité terrestre). Il le revêtit de sa robe de fête, et quand Swedenborg se vit habillé de lumière, il demanda pourquoi. « Dans cette circonstance, répondit l'Ange, nos robes s'allument, et se font nuptiales. » ( Deliciae sap. De am. conj ., 19, 20, 21.) Il aperçut alors deux Anges qui vinrent, l'un du Midi, l'autre de l'Orient; l'Ange du Midi était dans un char attelé de deux chevaux blancs dont les rênes avaient la couleur et l'éclat de l'aurore; mais quand ils furent près de lui, dans le ciel, il ne vit plus ni les chars ni les chevaux. L'Ange de l'Orient vêtu de pourpre, et l'Ange du Midi vêtu d'hyacinthe accoururent comme deux souffles et se confondirent : l'un était un Ange d'Amour, l'autre était un Ange de Sagesse. Le guide de Swedenborg lui dit que ces deux Anges avaient été liés sur la terre d'une amitié intérieure et toujours unis, quoique séparés par les espaces. Le consentement qui est l'essence des bons mariages sur la terre, est l'état habituel des Anges dans le ciel. L'amour est la lumière de leur monde. Le ravissement éternel des Anges vient de la faculté que Dieu leur communique de lui rendre à lui-même la joie qu'ils en éprouvent. Cette réciprocité d'infini fait leur vie. Dans le ciel, ils deviennent infinis en participant de l'essence de Dieu qui s'engendre par lui-même. L'immensité des cieux où vivent les Anges est telle, que si l'homme était doué d'une vue aussi continuellement rapide que l'est la lumière en venant du soleil sur la terre et qu'il regardât pendant l'éternité, ses yeux ne trouveraient pas un horizon où se reposer. La

lumière explique seule les félicités du ciel. C'est, dit-il (Sap., Aug , 7, 15, 26, 27), une vapeur de la vertu de Dieu, une émanation pure de sa clarté, auprès de laquelle notre jour le plus éclatant est l'obscurité. Elle peut tout, renouvelle tout et ne s'absorbe pas; elle environne l'Ange et lui fait toucher Dieu par des jouissances infinies que l'on sent se multiplier infiniment par elles-mêmes. Cette lumière tue tout homme qui n'est pas préparé à la recevoir. Nul ici-bas, ni même dans le ciel, ne peut voir Dieu et vivre. Voilà pourquoi il est dit (Ex . XIX, 12, 13, 21, 22, 23) : « La montagne où Moïse parlait au Seigneur était gardée de peur que quelqu'un ne venant à y toucher, ne mourût . » Puis encore (Ex . XXXIV, 29-35) : « Quand Moïse apporta les secondes Tables, sa face brillait tellement, qu'il fut obligé de la voiler pour ne faire mourir personne en parlant au peuple. » La transfiguration de Jésus-Christ accuse également la lumière que jette un Messager du ciel et les ineffables jouissances que trouvent les Anges à en être continuellement imbus. « Sa face , dit saint Mathieu (XVII, 1-5) resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent comme la lumière, et un nuage couvrit ses disciples. » Enfin, quand un astre n'enferme plus que des êtres qui se refusent au Seigneur, que sa parole est méconnue, que les Esprits Angéliques ont été assemblés des quatre vents, Dieu envoie un Ange exterminateur pour changer la masse du monde réfractaire qui, dans l'immensité de l'univers, est pour lui ce qu'est dans la nature un germe infécond. En approchant du Globe, l'Ange Exterminateur porté sur une comète le fait tourner sur son axe : les continents deviennent alors le fond des mers, les plus hautes montagnes deviennent des îles, et les pays jadis couverts des eaux marines, renaissent parés de leur fraîcheur en obéissant aux lois de la Genèse; la parole de Dieu reprend alors sa force sur une nouvelle terre qui garde en tous lieux les effets de l'eau terrestre et du feu céleste. La lumière, que l'Ange apporte d'En-Haut, fait alors pâlir le soleil. Alors, comme dit Isaïe (19-20) : « Les hommes entreront dans des fentes de rochers, se blottiront dans la poussière. » « Ils crieront (Apocalypse, VII, 15-17) aux montagnes : Tombez sur nous! À la mer : Prends-nous! Aux airs : Cachez-nous de la fureur de l'Agneau! » L'Agneau est la grande figure des Anges méconnus et persécutés ici-bas. Aussi Christ a-t-il dit : « Heureux ceux qui souffrent! Heureux les simples! Heureux ceux qui aiment! » Tout Swedenborg est là : Souffrir, Croire, Aimer. Pour bien aimer, ne faut-il pas avoir souffert, et ne faut-il pas croire? L'Amour engendre la Force, et la Force donne la Sagesse; de là, l'Intelligence; car la Force et la Sagesse comportent la Volonté. Être intelligent, n'est-ce pas Savoir, Vouloir et Pouvoir, les trois attributs de l'Esprit Angélique.

### **HUGO : Plein ciel.**

Jadis des quatre vents la fureur triomphait;  
De ces quatre chevaux échappés l'homme a fait  
L'attelage de son quadrigé;  
Génie, il les tient tous dans sa main, fier cocher  
Du char aérien que l'éther voit marcher;  
Miracle, il gouverne un prodige.

Char merveilleux! son nom est Délivrance. Il court.  
Près de lui le ramier est lent, le flocon lourd;  
Le daim, l'épervier, la panthère  
Sont encor là, qu'au loin son ombre a déjà fui;  
Et la locomotive est reptile, et, sous lui,  
L'hydre de flamme est ver de terre.

Une musique, un chant, sort de son tourbillon.  
Ses cordages vibrants et remplis d'aiglon  
Semblent, dans le vide où tout sombre,  
Une lyre à travers laquelle par moment  
Passe quelque âme en fuite au fond du firmament  
Et mêlée aux souffles de l'ombre.

Car l'air, c'est l'hymne épars; l'air, parmi les récifs  
Des nuages roulant en groupes convulsifs,  
Jette mille voix étouffées;  
Les fluides, l'azur, l'effluve, l'élément,  
Sont toute une harmonie où flottent vaguement  
On ne sait quels sombres Orphées.

Superbe, il plane avec un hymne en ses agrès;  
Et l'on croit voir passer la strophe du progrès.  
Il est la nef, il est le phare!  
L'homme enfin prend son sceptre et jette son bâton.  
Et l'on voit s'envoler le calcul de Newton  
Monté sur l'ode de Pindare.

Le char haletant plonge et s'enfonce dans l'air,  
Dans l'éblouissement impénétrable et clair,  
Dans l'éther sans tache et sans ride;  
Il se perd sous le bleu des cieux démesurés;  
Les esprits de l'azur contemplant effarés  
Cet engloutissement splendide.

Il passe, il n'est plus là; qu'est-il dont devenu?  
Il est dans l'invisible, il est dans l'inconnu;  
Il baigne l'homme dans le songe,  
Dans le fait, dans le vrai profond, dans la clarté,  
Dans l'océan d'en haut plein d'une vérité  
Dont le prêtre a fait un mensonge.

Le jour se lève, il va; le jour s'évanouit,  
Il va; fait pour le jour, il accepte la nuit.  
Voici l'heure des feux sans nombre;  
L'heure où, vu du nadir, ce globe semble, ayant  
Son large cône obscur sous lui se déployant,  
Une énorme comète d'ombre.

La brume redoutable emplit au loin les airs.  
Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,  
Le pêcheur, vague comme un rêve,  
Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,  
Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,  
Aller et venir sur la grève,

La Nuit tire du fond des gouffres inconnus  
Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,  
Et, pendant que les heures sonnent,  
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,  
Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs  
Les constellations frissonnent.

L'aéroscape suit son chemin; il n'a peur  
Ni des pièges du soir, ni de l'âcre vapeur,  
Ni du ciel morne où rien ne bouge,  
Où les éclairs, luttant au fond de l'ombre entre eux,  
Ouvrent subitement dans le nuage  
Des cavernes de cuivre rouge.

Il invente une route obscure dans les nuits;  
Le silence hideux de ces lieux inouïs  
N'arrête point ce globe en marche;  
Il passe, portant l'homme et l'univers en lui;  
Paix! gloire! et, comme l'eau jadis, l'air aujourd'hui  
Au-dessus de ses flots voit l'arche.

Le saint navire court par le vent emporté  
Avec la certitude et la rapidité  
Du javelot cherchant la cible;  
Rien n'en tombe, et pourtant il chemine en semant;  
Sa rondeur, qu'on distingue en haut confusément,  
Semble un ventre d'oiseau terrible.

Il vogue; les brouillards sous lui flottent dissous;  
Ses pilotes penchés regardent, au-dessous  
Des nuages où l'ancre traîne,  
Si, dans l'ombre, où la terre avec l'air se confond,  
Le sommet du mont Blanc ou quelque autre bas-fond  
Ne vient pas heurter sa carène.

...  
Oh! ce navire fait le voyage sacré!  
C'est l'ascension bleue à son premier degré,  
Hors de l'antique et vil décombres,  
Hors de la pesanteur, c'est l'avenir fondé;  
C'est le destin de l'homme à la fin évadé,  
Qui lève l'ancre et sort de l'ombre!

Ce navire là-haut conclut le grand hymen,  
Il mêle presque à Dieu l'âme du genre humain.  
Il voit l'insondable, il y touche;  
Il est le vaste élan du progrès vers le ciel;  
Il est l'entrée altière et sainte du réel  
Dans l'antique idéal farouche.

Oh! chacun de ses pas conquiert l'illimité!  
Il est la joie; il est la paix; l'humanité  
A trouvé son organe immense;  
Il vogue, usurpateur sacré, vainqueur béni,  
Reculant chaque jour plus loin dans l'infini  
Le point sombre où l'homme commence.

Il laboure l'abîme; il ouvre ces sillons  
Où croissaient l'ouragan, l'hiver, les tourbillons,  
Les sifflements et les huées;  
Grâce à lui, la concorde est la gerbe des cieus;  
Il va, fécondateur du ciel mystérieux,  
Charrue auguste des nuées.

Il fait germer la vie humaine dans ces champs  
Où Dieu n'avait encor semé que des couchants  
Et moissonné que des aurores;  
Il entend, sous son vol qui fend les airs sereins,  
Croître et frémir partout les peuples souverains,  
Ces immenses épis sonores!

Nef magique et suprême! elle a, rien qu'en marchant,  
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,  
Rajeuni les races flétries,  
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,  
Dieu juste! et fait entrer dans l'homme tant d'azur  
Qu'elle a supprimé les patries!

Faisant à l'homme avec le ciel une cité,  
Une pensée avec toute l'immensité,  
Elle abolit les vieilles règles;  
Elle abaisse les monts, elle annule les tours;  
Splendide, elle introduit les peuples, marcheurs lourds,  
Dans la communion des aigles.

Elle a cette divine et chaste fonction  
De composer là-haut l'unique nation,  
À la fois dernière et première,  
De promener l'essor dans le rayonnement,  
Et de faire planer, ivre de firmament,  
La liberté dans la lumière.

### **HUGO : Le cantique de Bethphagé.**

#### CHOEUR DE FEMMES

L'ombre des bois d'Aser est toute parfumée.  
Quel est celui qui vient par le frais chemin vert?  
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée?  
Il est jeune, il est doux. Il monte du désert  
Comme de l'encensoir s'élève une fumée.  
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée?

#### UNE JEUNE FILLE

J'aime. Ô vents, chassez l'hiver.  
Les plaines sont embaumées.  
L'oiseau semble, aux bois d'Aser,  
Une âme dans les ramées.  
L'amante court vers l'amant;  
Il me chante et je le chante.  
Oh! comme on dort mollement  
Sous une branche penchante!  
Je m'éveille en le chantant;  
En me chantant il s'éveille;  
L'aurore croit qu'elle entend  
Deux bourdonnements d'abeille.  
L'un vers l'autre nous allons.  
Il dit : « Ô belle des belles,  
La rose est sous tes talons,  
L'astre frémit dans tes ailes! »  
Je dis : « La terre a cent rois;  
Les jeunes gens sont sans nombre;  
Mais c'est lui que j'aime, ô bois!  
Il est flamme, et je suis ombre. »  
Il reprend : « Viens avec moi  
Nous perdre au fond des vallées  
Dans l'éblouissant effroi  
Des sombres nuits étoilées. »  
Et j'ajoute : « Je mourrais  
Pour un baiser de sa bouche;

Vous le savez, ô forêts,  
Ô grand murmure farouche! »  
L'eau coule, le ciel est clair.  
Nos chansons, au vent semées,  
Se croisent comme dans l'air  
Les flèches de deux armées.

CHOEUR DE FEMMES

L'oiseau semble, aux bois d'Aser,  
Une âme dans les ramées.

UN JEUNE HOMME

Elle dormait, sa tête appuyée à son bras;  
Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille;  
Par les fleurs, par le daim qui, tremble sous la feuille,  
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas!  
On ne la croit point femme; on lui dit : « Quoi! tu manges,  
Tu bois! c'est à coup sûr quelque sainte liqueur! »  
Tous les parfums ont l'air de sortir de son coeur;  
Elle tient ses pieds joints comme les pieds des anges.  
On dirait qu'elle a fait un vase de son corps  
Pour ces baumes d'en haut qu'aucun miasme n'altère;  
Elle s'occupe aussi des choses de la terre,  
Car la feuille du lys est courbée en dehors.  
Le bois des rossignols comme le bois des merles  
L'admirent, et ses pas sont pour eux des faveurs;  
Sa beauté, qui fascine et luit, rendrait rêveurs  
Les rois de l'Inde ayant des coffres pleins de perles.  
Quand elle passe, avec des danses et des chants,  
Le vieillard qui grondait, sourit; les plus maussades  
L'admettent dans leur pré fermé de palissades;  
La forme de son ombre est agréable aux champs.  
Je pleure par moments, tant elle est douce et frêle!  
L'autre jour, un oiseau, pas plus grand que le doigt,  
S'est posé, frissonnant, sur le bord de mon toit;  
J'ai dit : « Oiseau, soyez béni! priez pour elle. »  
Si je l'épouse, amis! je ne veux plus partir.  
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi que j'aime,  
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi, quand même  
Salomon m'enverrait vers Hiram, roi de Tyr!  
Son coeur, tout en dormant, m'adorait; douce gloire!  
Un ange qui venait des cieus, passant pax là,  
Vit son amour, en prit sa part, et s'envola;  
Car où la vierge boit la colombe peut boire.  
Elle dormait ainsi qu'Annah rêvant d'Esdras.  
Ô ma beauté, je fus, le jour où vous m'aimâtes,  
Ivre comme la biche au mont des aromates.  
Son sein pur soulevait la blancheur de ses draps.

CHOEUR DE FEMMES

Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille;  
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,  
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas!

LA JEUNE FILLE

Par l'ouverture de ma porte  
Mon bien-aimé passa sa main,  
Et je me réveillai, de sorte  
Que nous nous marions demain.  
Mon bien-aimé passa sa main  
Par l'ouverture de ma porte.

De la montagne de l'encens  
A la colline de la myrrhe,  
C'est lui que souhaitent mes sens,  
Et c'est lui que mon âme admire  
De la colline de la myrrhe  
A la montagne de l'encens.  
Je ne sais comment le lui dire,  
J'ai dépouillé mes vêtements;  
Dites-le-lui, cieux! Il soupire,  
Et moi je brûle, ô firmaments!  
J'ai dépouillé mes vêtements;  
Je ne sais comment le lui dire.

#### CHOEUR DE FEMMES

Cieux! c'est lui que son âme admire,  
C'est lui que souhaitent ses sens  
De la colline de la myrrhe  
A la montagne de l'encens.

#### LE JEUNE HOMME

Elle m'enflamme et je l'embrase,  
Et je vais l'appelant, le coeur gonflé d'extase.  
Ô nuages, elle est ce que j'aime le mieux.  
Comme elle est belle avec son rire d'épousée,  
L'oeil plein d'un ciel mystérieux,  
Et les pieds nus dans la rosée!  
Je la parfumerai de nard.  
Ô rêve! elle mettra, dans notre couche étroite,  
A mon front sa main gauche, à mon coeur sa main droite.  
La nuit mes yeux joyeux font peur au loup hagard.  
Je suis comme celui qui trouve une émeraude.  
Ma fierté fond sous son regard  
Comme la neige sous l'eau chaude.  
Son cou se passe de colliers;  
L'amour à l'innocence en ses discours se mêle,  
Comme le ramier vole auprès de sa femelle;  
Les séraphins lui font des signes familiers;  
Cette vierge, ô David, ô roi rempli de gloire,  
Ressemble à votre tour d'ivoire  
Où pendent mille boucliers.  
Femmes, croyez-vous qu'elle sorte?  
Elle reste au logis et tourne son fuseau.  
Et je l'appelle... Mais je suis aimé, qu'importe!  
Je bondis comme un faon des monts Nabuzesso,  
Comme si je planais dans l'air qui me réclame,  
Et comme si j'avais une âme  
Faites avec des plumes d'oiseau.  
Venez voir quelqu'un de superbe!  
Venez voir l'amant, fier comme un palmier dans l'herbe,  
Beau comme l'aloès en fleur au mois d'élul!  
Venez voir l'amoureux qui vaincrait les colosses!  
Venez voir le grand roi Saül  
Avec sa couronne de noces!

#### CHOEUR DE FEMMES

Venez voir le grand roi Saül  
Avec sa couronne de noces.

#### LA JEUNE FILLE

L'amour porte bonheur. Chantez. L'air était doux,  
Je le vis, l'herbe en fleur nous venait aux genoux,

Je riais, et nous nous aimâmes;  
Laissez faire leur nid aux cigognes, laissez  
L'amour, qui vient du fond des azurs insensés,  
Entrer dans la chambre des âmes!  
Qu'est-ce que des amants? Ce sont des nouveau-nés.  
Mon bien-aimé, venez des monts, des bois! venez!  
Profitez des portes mal closes.  
Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais  
Pour ne pas adorer son rire jeune et frais.  
Venez, mon lit est plein de roses!  
Ma maison est cachée et semble faite exprès;  
Le plafond est en cèdre et l'alcôve en cyprès;  
Oh! le jour où nous nous parlâmes,  
Il était blanc, les nids chantaient, il me semblait  
Fils des cygnes qu'on croit lavés avec du lait,  
Et je vis dans le ciel des flammes.  
Dans l'obscurité, grand, dans la clarté, divin,  
Vous réglez; votre front brille en ce monde vain  
Comme un bleuet parmi les seigles;  
Absent, présent, de loin, de près, vous me tenez;  
Venez de l'ombre où sont les lions, et venez  
De la lumière où sont les aigles!  
J'ai cherché dans ma chambre et ne l'ai pas trouvé!  
Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,  
Et la lune était froide et blême,  
Et la ville était noire, et le vent était dur,  
Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur :  
Avez-vous vu celui que j'aime?  
Quand tu rejetteras la perle en ton reflux,  
Ô mer; quand le printemps dira : Je ne veux plus  
Ni de l'ambre, ni du cinname!  
Quand on verra le mois nisan congédier  
La rose, le jasmin, l'iris et l'amandier,  
Je le renverrai de mon âme.  
S'il savait à quel point je l'aime, il pâlirait.  
Viens! le lys s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret,  
Les agneaux sont dans la prairie.  
Le vent passe et me dit : Ton souffle est embaumé!  
Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,  
Toute la montagne est fleurie!  
Oh! quand donc viendra-t-il, mon amour, mon orgueil?  
C'est lui qui me fait gaie ou sombre; il est mon deuil,  
Il est ma joie; et je l'adore.  
Il est beau. Tour à tour sur sa tête on peut voir  
L'étoile du matin et l'étoile du soir,  
Car il est la nuit et l'aurore!  
Pourquoi fais-tu languir celle qui t'aime tant?  
Viens! pourquoi perdre une heure? Hélas! mon cœur attend;  
Je suis triste comme les tombes;  
Est-ce qu'on met du temps, dis, entre les éclairs  
De deux nuages noirs qui roulent dans les airs,  
Et les baisers de deux colombes?

CHOEUR DE FEMMES  
Viens! pourquoi perdre une heure? On t'appelle, on t'attend.  
Pourquoi faire languir celle qui t'aime tant?

### **BAUDELAIRE : Correspondances.**

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

### **BAUDELAIRE : Réversibilité.**

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,  
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,  
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits  
Qui compriment le coeur comme un papier qu'on froisse?  
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,  
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,  
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,  
Et de nos facultés se fait le capitaine?  
Ange plein de bonté connaissez-vous la haine?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,  
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,  
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,  
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres?  
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,  
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment  
De lire la secrète horreur du dévouement  
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides!  
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,  
David mourant aurait demandé la santé  
Aux émanations de ton corps enchanté;  
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,  
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières!

### **VERLAINE :**

Le ciel est, par-dessus le toit,  
Si beau, si calme!  
Un arbre, par-dessus le toit,  
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
Doucement tinte,  
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit,  
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,  
Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.

-Qu'as-tu fait, ô toi que voilà  
Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse?

### **RIMBAUD : Aube.**

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

### **RIMBAUD :**

À quatre heures du matin, l'été,  
Le sommeil d'amour dure encore.  
Sous les bocages s'évapore  
L'odeur du soir fêté.

Là-bas, dans leur vaste chantier  
Au soleil des Hespérides,  
Déjà s'agitent - en bras de chemise -  
Les Charpentiers.

Dans leurs Déserts de mousse, tranquilles,  
Ils préparent les lambris précieux  
Où la ville  
Peindra de faux cieux.

Ô, pour ces Ouvriers charmants  
Sujets d'un roi de Babylone,  
Vénus! quitte un instant les Amants  
Dont l'âme est en couronne.

Ô Reine des Bergers,  
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,

Que leurs forces soient en paix  
En attendant le bain dans la mer à midi.

**VALÉRY : La fileuse.**

Assise, la fileuse au bleu de la croisée  
Où le jardin mélodieux se dodeline;  
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline  
Chevelure, à ses doigts si faibles évasives,  
Elle songe, et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive  
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose  
De ses pertes de fleurs le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose,  
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée,  
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée;  
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse  
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse  
Angélique, et sans cesse, au doux fuseau crédule,  
La chevelure ondule au gré de la caresse...

Derrière tant de fleurs, l'azur se dissimule,  
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte :  
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta soeur, la grande rose où sourit une sainte,  
Parfume ton front vague au vent de son haleine  
Innocente, et tu crois languir... Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

**VALÉRY : Palme.**

De sa grâce redoutable  
Voilant à peine l'éclat,  
Un ange met sur ma table  
Le pain tendre, le lait plat ;  
Il me fait de la paupière  
Le signe d'une prière  
Qui parle à ma vision :  
- Calme, calme, reste calme !  
Connais le poids d'une palme  
Portant sa profusion.

Pour autant qu'elle se plie  
À l'abondance des biens,  
Sa figure est accomplie,  
Ses fruits lourds sont ses liens.  
Admire comme elle vibre,

Et comme une lente fibre  
Qui divise le moment  
Départage sans mystère  
L'attrance de la terre  
Et le poids du firmament.

Ce bel arbitre mobile  
Entre l'ombre et le soleil  
Simule d'une sibylle  
La sagesse et le sommeil.  
Autour d'une même place  
L'ample palme ne se lasse  
Des appels ni des adieux...  
Qu'elle est noble, qu'elle est tendre !  
Qu'elle est digne de s'attendre  
À la seule main des dieux.

L'or léger qu'elle murmure  
Sonne au simple doigt de l'air,  
Et d'une soyeuse armure  
Charge l'âme du désert.  
Une voix impérissable  
Qu'elle rend au vent de sable  
Qui l'arrose de ses grains  
À soi-même sert d'oracle  
Et se flatte du miracle  
Que se chantent les chagrins.

Cependant qu'elle s'ignore  
Entre le sable et le ciel,  
Chaque jour qui luit encore  
Lui compose un peu de miel.  
Sa douceur est mesurée  
Par la divine durée  
Qui ne compte pas les jours,  
Mais bien qui les dissimule  
Dans un suc où s'accumule  
Tout l'arôme des amours.

Parfois si l'on désespère,  
Si l'adorable rigueur  
Malgré tes larmes n'opère  
Que sous ombre de langueur,  
N'accuse pas d'être avare  
Une Sage qui prépare  
Tant d'or et tant d'autorité :  
Par la sève solennelle  
Une espérance éternelle  
Monte à la maturité !

Ces jours qui te semblent vides  
Et perdus pour l'univers  
Ont des racines avides  
Qui travaillent les déserts.  
La substance chevelue  
Par les ténèbres élue  
Ne peut s'arrêter jamais,

Jusqu'aux entrailles du monde,  
De poursuivre l'eau profonde  
Que demandent les sommets.

Patience, patience  
Patience dans l'azur !  
Chaque atome de silence  
Est la chance d'un fruit mûr !  
Viendra l'heureuse surprise :  
Une colombe, la brise,  
L'ébranlement le plus doux,  
Une femme qui s'appuie,  
Feront tomber cette pluie  
Où l'on se jette à genoux.

Qu'un peuple à présent s'écroule,  
Palme !... irrésistiblement !  
Dans la poudre qui se roule  
Sur les fruits du firmament !  
Tu n'as pas perdu ces heures  
Si légère tu demeures  
Après ces beaux abandons ;  
Pareille à celui qui pense  
Et dont l'âme se dépense  
À s'accroître de ses dons !

### **VALÉRY : Mon Faust, Lust, II, 5.**

Serais-je au comble de mon art? Je vis. Et je ne fais que vivre. Voilà une oeuvre... Enfin ce que je fus a fini par construite ce que je suis. Je n'ai plus aucune autre importance. Me voici le présent même. Ma personne épouse exactement ma présence, en échange parfait avec quoi qu'il arrive. Point de reste. Il n'y a plus de profondeurs. L'infini est défini. Ce qui n'existe pas n'existe plus. Si la connaissance est ce qu'il faut produire par l'esprit pour que SOIT ce qui EST, te voici, FAUST, connaissance pleine et pure, plénitude, accomplissement. Je suis celui qu je suis. Je suis au comble de mon art, à la période classique de l'art de vivre. Voilà mon oeuvre : vivre. N'est-ce pas tout ? Mais il faut le savoir... Il ne s'agit pas de se trouver sur ce haut plateau d'existence, sans le savoir. Que d'aventures, de raisons, de songes, et de fautes pour gagner la liberté d'être ce que l'on est, rien que ce que l'on est ! Qu'est-ce que la perfection, sinon la suppression de tout ce qui nous manque ? Ce qui manque est toujours de trop... Mais, à présent, le moindre regard, la moindre sensation, les moindres actes et fonctions de la vie me deviennent de la même dignité que les desseins et les voix intérieures de ma pensée... Cet un état suprême, où tout se résume en vivre, et qui refuse d'un sourire qui me vient, toutes les questions et toutes les réponses... VIVRE... Je ressens, je respire mon chef-d'oeuvre. Je nais de chaque instant pour chaque instant. VIVRE !... JE RESPIRE. N'est-ce pas tout ? Je RESPIRE... J'ouvre profondément chaque fois, toujours pour la première fois, ces ailes intérieures qui battent le temps vrai. Elles portent celui qui est de celui qui fut à celui qui va être... JE SUIS, n'est-ce pas extraordinaire ? Se soutenir au-dessus de la mort comme une pierre se soutiendrait dans l'espace ? Cela est incroyable... JE RESPIRE, et rien de plus. Le parfum impérieux de mes fleurs veut que je respire, et l'odeur de la terre fraîche vient en moi surgir, toujours plus désirée, toujours plus désirable, sur les puissances de mon souffle. JE RESPIRE ; et rien de plus, car il n'y a rien de plus.

**APOLLINAIRE : Aubade chantée à Laetare un an passé.**

C'est le printemps viens-t'en Pâquette  
Te promener au bois joli  
Les poules dans la cour caquètent  
L'aube au ciel fait de roses plis  
L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus  
Ils s'embrassent à bouches folles  
Devant des sites ingénus  
Où sous les roses qui feuillolent  
De beaux dieux roses dansent nus

Viens ma tendresse est la régente  
De la floraison qui paraît  
La nature est belle et touchante  
Pan sifflole dans la forêt  
Les grenouilles humides chantent

**GIONO : Provence.**

Je me suis toujours étonné que les gourmands ne le soient pas d'air pur. Les poumons ne jouissent jamais; quand on leur procure ce qu'il faut pour qu'ils le fassent, on est dans un état de délectation qui n'a pas d'égal. C'est, à proprement parler, le plaisir de vivre. Je suis partisan de l'ivresse. Celle du vin me paraît un trompe-l'oeil. Celle que donne un air intact depuis des siècles, respiré au rythme qu'impose la marche dans ce pays monstrueux me fait entrer dans des voluptés rares. Le plus drôle, c'est que c'est celles-là qu'on cherche dans l'alcool ou dans le cabinet du docteur Faust, et on crie merveille si, par des moyens artificiels, on obtient une petite secousse. Alors qu'il me suffit de respirer ici pour savoir ce que je ne savais pas il y a un quart d'heure. Les parois couvertes de miroirs sur lesquelles je me cassais le nez découvrent maintenant des correspondances avec les mondes voisins les plus secrets.